





LA SOEUR DE CHARITÉ.



CŒUR de charité! quel beau nom à inscrire en tête de notre sujet, et que de religions éteintes ce nom réveille dans les âmes! Mais qu'est-ce qu'une sœur, qu'est-ce que la charité? Nous avons des charités de toutes les sortes, de toutes les professions, de tous les rangs et de toutes les bourses; nous avons surtout une charité de bon goût: d'honnêtes gens font l'aumône à des dames très-parées, qui la demandent une fois pour ceux qui la demandent toujours. On danse pour les pauvres; tant pis pour les innocents qui ont la bêtise de mourir en attendant! On dit notre siècle égoïste; erreur: il est *charitable*. N'avons-nous pas la dame patronesse, qui place des billets de bal (prix: 20 fr.) pour les pauvres? la quêteuse de paroisse, qui promène son aumônière dans toutes les églises de bonne compagnie, qui escompte un regard ou un sourire au profit des pauvres? la femme qui a ses pauvres ou celle qui en reçoit de toute main? la *dame de charité*, qui inspecte une salle d'asile, qui tient un bureau de bienfaisance, qui protège de loin de jeunes détenus et administre des hôpitaux dans la personne de son mari? Et il y a encore des gens qui osent manquer de tout, des malheureux qui s'obstinent à n'être point secourus; quand il est difficile, pour ne pas dire impossible de trouver une femme du très-grand monde, qui ne se pare avec joie de ses plus beaux diamants pour secourir son prochain, qui n'accorde à l'indigence une valse à grand orchestre et qui ne fasse un amant pour abolir le fléau de la mendicité. Le cœur peut avoir des faiblesses dont on guérit par la dévotion, et de tout temps on a racheté le ciel par d'abondantes aumônes. Le ciel est aujourd'hui le prix d'une contredanse ou d'un

galop. La femme est si belle en faisant l'aumône à la lueur des bougies ! en déracinant de nos cœurs celui de nos penchants qui résume les sept péchés capitaux, l'égoïsme, par le charme tout-puissant d'un bal masqué !

Un rôle qui sied encore à toutes les jolies femmes, c'est celui de sœur de charité. Malheureusement, après avoir étudié en leurs personnes charitables et chrétiennes tous les sentiments enthousiastes, toute la philosophie évangélique de Fénelon et de saint François de Sales, toutes les transformations de la bienfaisance, du dévouement, du *bienfait*, de l'aumône, de la religion qui se traduit en sympathie, de la sympathie qui se traduit en religion, il reste encore une chose à peindre : la sœur de charité.

La sœur de charité est un de ces types qui, pour les heureux du siècle, n'existent que par induction. Elle nous fuit, nous l'évitons. Il y a tant de distance d'un palais à un hôpital ! Il faut être pauvre, malade, ou résumer comme poète ces deux positions sociales pour comprendre la sœur de charité. Nommer la sœur de charité, c'est présenter une personnification de la douleur, une des faces les plus sombres, les plus tristement sérieuses de notre société ; c'est nommer la principale héroïne d'un drame lugubre et qui ne manque pas de morts au dénouement.

Et pourtant ce drame se renouvelle chaque jour pour elle ; car la sœur de charité est à demeure là où les malades eux-mêmes ne sont que de transition ; c'est l'éternelle comparse du trépas ; l'Électre gémissante de tous les Orestes qui ont rencontré au monde les tortures de la misère, bien plus communes que celles du remords.

Dans la vie même, dans la vie élégante et aisée ; quand le cœur se dessèche et s'ossifie, quand l'homme perd ses cheveux et ses illusions, on sent qu'il y a deux femmes au monde, une grande dame et une sœur de charité. Oui, lorsque l'idole de vos rêves, la chimère de vos adorations, votre ange, votre étoilé au ciel, cette femme très-poétique, mais qui trouve une migraine impertinente, un rhume de mauvais goût devant qui l'on n'ose tousser et dont on se cache pour mourir, lorsque celle-là vous apparaîtra comme un mythe usé, une cruelle déception, un symbole d'égoïsme, qu'il ne vous restera plus qu'une duchesse à aimer, dans cette femme alors vous comprendrez peut-être que la femme n'est pas née tout entière pour être aimée, et qu'il peut exister quelque part une sœur de charité, rendant tout ce qu'on prodigue à d'autres, santé, jeunesse, amour, croyances, veilles, tout enfin. La richesse se crée une sœur de charité pour le temps où le cœur lui-même a des rhumatismes. Don Juan, devenu vieux, impotent et paralytique, se rejette dans les bras d'Élise, qui était entrée au couvent, et il l'en retire enfin légitimement pour en faire une sœur de charité. Le grand siècle vit Molière lui-même, délaissé de la noblesse, du clergé, de toutes les grandes dames, de tous les petits marquis, de Louis XIV enfin, de tout son monde à lui, expirant dans les bras d'une sœur de charité.

La sœur de charité habite une thébaïde, une nécropole, la cité des malades, la cité des morts. Paris lui octroie ses pauvres, ses infirmes, ses moribonds, tout ce dont il a usé suffisamment, dont il veut se débarrasser à tout prix, qu'il veut rejeter de son sein. La sœur de charité prévient la gangrène du corps social ; elle combat la lèpre de la pauvreté et procède par émondation au maintien de l'hygiène publique. Tout ce qui est encore jeune, vigoureux ou seulement valétudinaire, tout ce qui

peut rendre encore quelques services, tout ce qui est matière à exploitation n'est pas de son domaine.

La sœur se lève de très-bonne heure ; son premier soin est de faire préparer la salle pour la visite. Cette opération demande un tel concours d'activité, de propreté, de ménagements et de précautions hygiéniques, qu'elle présuppose des grâces d'état chez la sœur de charité. Ceux des lits qui peuvent être faits le sont sur-le-champ ; l'air est renouvelé, la salle échauffée en hiver, les parquets sont cirés ; le tout en un clin d'œil. Après ces travaux préparatoires, la sœur fait la prière, et on attend la visite du médecin. Les administrateurs n'ont que de la déférence pour la sœur de charité, les médecins ont du respect ; les internes s'en rapprochent par une communauté de devoirs et de sympathie. Quand la sœur est peu contente de son médecin, il s'établit, d'elle à l'interne, des rapports plus étroits qui tournent tous au profit de ce dernier. La nature de la femme se trahit chez la sœur de charité au degré de confiance qu'elle accorde à l'interne, et par les soins bienveillants et ingénieux qu'elle apporte à simplifier ses fonctions, à lui alléger la tâche de chaque jour. Le médecin reste pour l'un et l'autre une sorte de pouvoir officiel qui préside seulement pour les prescriptions à un service dont l'interne et la sœur se partagent les détails à l'amiable, et cet arrangement sourit d'ordinaire à tous les deux en profitant à tout le monde.

Le talent spécial, la supériorité réelle de la sœur consiste en effet à embrasser l'ensemble et les détails du service des malades et de l'hôpital. Quand le médecin a défilé son chapelet de prescriptions, c'est la sœur qui veille avec une mnémotechnie admirable, avec un zèle qu'on ne saurait trop louer, à l'emploi des remèdes. Médecine, pharmacie, bains, alimentation, elle embrasse tout, elle rend tout précieux par le mérite de l'à-propos dans l'exécution. Il faut d'abord savoir que dans un hôpital les minutes sont tout et les prescriptions ne sont rien, sans une main qui se fasse un devoir de les administrer à temps. Auprès de ce que la sœur nomme ses *grands malades*, il faut qu'elle lutte de célérité avec la maladie, et elle remplit souvent la mission d'un ange consolateur et sauveur. Il existe de bien parfaits modèles de la sœur de charité, et nous sommes mille fois heureux de pouvoir placer ici un nom que nous voudrions y graver en toutes lettres ; mais la sœur de charité, que cette désignation modeste n'ira même pas trouver au milieu de ses fonctions angéliques, s'appelle tout simplement la mère de la salle Saint-Augustin à Saint-Louis.

Non, la philosophie ancienne n'a rien inventé qui s'élève à la hauteur du dévouement religieux de la sœur de charité. Sans elle le malade passerait souvent une demi-journée, une journée tout entière, sans ce remède vainement prescrit le matin, et dont il attend la guérison. La sœur de charité remplit tous les vides du service, répare toutes les négligences, et trouve au fond de son inépuisable empressement le moyen de satisfaire à des exigences, à des caprices de malades qui, pour n'être pas dans le règlement, n'en sont pas moins dans la nature de l'être souffrant.

En général, il y a pour la sœur de charité, deux âges, deux époques ; il y a deux sœurs de charité, il y a une mère et une sœur ; il y a un feu qui s'allume et un autre qui repose sous la cendre de soixante hivers.

Le noviciat de la sœur est l'époque des prodiges de la charité. La jeune sœur de charité, celle qui possède encore toutes ses croyances, toutes ses illusions, dont rien n'a tempéré encore l'austère religion, est constamment aux prises avec un siècle impie, souverainement indifférent en matière de religion. Elle opère des cures et des conversions. Elle établit des catégories de malades, et son zèle trop souvent stimulé par sa foi se partage entre le médecin et le confesseur. Pour cette sœur il y a un juste et un pécheur mourant, comme au temps où le père Bourdaloue prêchait devant la cour. Il serait mieux, selon nous, de ne voir que des malades dans un hôpital, tout en laissant à chacun l'initiative de sa conversion. Qu'arrive-t-il, en effet, c'est que les soins de détails, les attentions, les douceurs que la novice procure aux âmes repentantes sont autant d'appâts jetés à l'hypocrisie. De là naît une espèce de malades toujours prêts à se convertir à un bon traitement et à recevoir le salaire de leur componction. Il y a, à l'hôpital surtout, des piétés de circonstance, de bonnes dévotes qui exploitent les péchés commis à force de n'en pouvoir plus commettre ; il y a des contrefaçons de repentirs, des actes de contrition qu'il ne faudrait pas prendre pour des actes de foi. L'hypocrisie est la friponnerie du vice bien plus encore, comme on l'a dit à tort, qu'un hommage rendu à la vertu.

La mère met, au contraire, de la modération dans son zèle, de l'impartialité dans ses soins, un certain scepticisme dans ses exhortations ; elle fait régner l'ordre, sinon la piété, dans sa salle ; elle a une politique administrative qui embrasse tous les cultes, et sa providence s'étend sur le pécheur repentant, comme sur le coupable endurci. Elle a un devoir à remplir, et ce devoir doit durer longtemps. Son zèle, pour être soutenu, a besoin d'être modéré ; sa charité, pour être efficace, ne doit pas être spéciale, et ses bienfaits, loin de se concentrer, se répandent sur tout ce qu'il y a de malades dans un service. Elle sait retourner un malade, et faire respecter sa présence par une sévérité bien entendue. Sa sensibilité se manifeste par un peu de brusquerie ; sa mission n'est plus celle d'un ange, mais d'un chef de service. On dirait que son cœur a vieilli ; non, il s'est formé. Elle agit par le respect et par la persuasion, elle est femme autant que sœur de charité.

Quel vaste ministère que le sien, toujours renaissant avec les mêmes formes repoussantes, toujours activé par deux agents infatigables : la maladie et la mort ! On essaierait vainement de rapprocher le tableau d'un hôpital, séjour de tous les dégoûts, de toutes les souffrances, de tous les dévouements, du spectacle pompeux d'une cour, brillant rendez-vous de tous les égoïsmes et de toutes les vanités de l'époque ; ce serait même un crime de lèse-indifférence publique de parler seulement de l'Opéra de Paris. Il a fallu tout l'art du poète national pour élever le type de la sœur de charité au niveau de celui de l'actrice. Nous sommes de ceux qui pensent qu'il y a plus d'une lieue entre l'hôpital Saint-Louis et l'Académie royale de Musique. Les théâtres, dira-t-on, les divertissements publics, paient un tribut aux hôpitaux ; nous voulons croire que la perception de cet impôt est la plus juste, la plus raisonnable : voyez pourtant combien l'or qui en provient est égoïste, comme il étouffe toute sympathie entre ceux qui meurent ici et ceux qui se réjouissent là-bas. Sait-on ce-

pendant par quelles fibres intimes la vie de luxe et d'enivremments d'une grande ville se lie à sa vie de souffrance et d'expiation. C'est à l'hôpital même que vous saisissez le secret de tous les grands contrastes. La sœur de charité est la religion de cet Hôtel-Dieu où le prolétaire meurt victime du travail, la courtisane de l'égoïsme des sociétés. Née du christianisme, la sœur de charité en est l'expression la plus touchante; elle en a conservé les vertus primitives, le zèle évangélique; elle en embrasse toute la sainteté. Ange penché tour à tour sur un berceau et sur une tombe, elle veille seule au salut du pauvre, ce réprouvé du monde actuel. Elle accepte en esprit et en vérité, l'accomplissement des pieux devoirs de sa vocation; elle seule peut-être a recueilli l'héritage du Christ, et seule est restée fidèle à l'anathème de la pauvreté.

Suivons encore la sœur de charité dans l'exercice de sa tâche quotidienne. Elle est, disons-nous, le pouvoir exécutif de l'hôpital, et, à ce titre, elle en tempère la législation. Elle est placée, en faveur des malades, entre une philanthropie officielle et un servilisme crapuleux et escroc. L'administrateur qui possède un fief dans chaque hôpital, l'infirmier qui tire une rente de chaque malade; l'un distribuant le bien-être en gros, l'autre vendant la sympathie en détail, ne doivent rien avoir de commun avec la sœur de charité. Le personnel du service subalterne des hôpitaux, privé de zèle évangélique et d'un salaire suffisant, se recrute dans la classe la plus vile et la plus abrutiée des domestiques sans emploi, rançonne les malades en leur inspirant le plus profond dégoût pour une administration qui devient ainsi un réceptacle de vice et d'immoralité. Discipliner les malades et les gens de service, autant que ceux-ci sont disciplinables, est le premier soin de la sœur de charité. La sœur de charité est toujours vêtue avec une extrême propreté: une robe de serge noire exempte de taches, dans un lieu où il paraît presque impossible de s'en préserver, une guimpe et une cornette d'une entière blancheur, un tablier moins fin et néanmoins irréprochable, complètent son costume. La sœur de charité est inséparable de cette draperie. Quelle ampleur et quelle mesquinerie de formes, quelle largeur dans ces plis, et quelle pauvreté dans cette façon de robe! Comme elle est étoffée et mal faite, vaste et étriquée, somptueuse et monastique! C'est une robe de pleureuse ou de suppliante, un vêtement de deuil, un costume de veuve, c'est un suaire. On s'est plu à défigurer la femme pour faire une sœur de charité. Elle a peur de paraître appartenir au monde sous cette enveloppe. Les manches de son habit, taillées sur un patron chinois, s'inclinent vers la tombe comme le regret. Cet horrible accoutrement ne dit rien à la peinture, rien à la statuaire, rien aux passions; il va droit à l'âme, il révèle quelque chose de consolant et de funèbre, d'effrayant et de doux; il se spiritualise en une foule de plis qui n'ont rien d'humain. Rarement aussi on découvre sous ces volutes une de ces figures de Rubens pleines de fraîcheur et de vie. La sœur de charité met son visage en harmonie avec la blancheur mate de sa guimpe; elle se plaît à unir la forme et le fond. Ces beaux bras arrondis, ces chairs sensuelles et voluptueuses, ces traits fermes, délicats, colorés par un embonpoint ravissant, expression panthéistique du christianisme que Rubens donne à la Religion, à la Foi, à l'Espérance, à la Charité, ces admirables réminiscences de la forme païenne, ces inspirations charnelles n'ont rien de commun avec le type

réellement chrétien de la sœur de charité. Le christianisme macère le muscle, pâlit le visage, mortifie la chair, amaigrit les traits. La sœur de charité est maigre et fluette jusqu'à trente ans; elle arrive seulement alors à un embonpoint raisonnable et à une dévotion modérée. La sœur de charité est un lambeau de ce vieux monde chrétien qui a remplacé par le martyr lent de la souffrance, les tortures de la persécution.

Alors la vierge chrétienne fait place à la femme utile; la sœur est complètement sœur, rompue aux pratiques de l'hôpital, versée dans l'hygiène, dans la médecine, dans la pharmacie, initiée aux opérations, habituée aux décès, prédisant une convalescence, prévenant une hérésie de régime, et faisant mouvoir l'hôpital à son unisson; conservant un grand fonds de religion, et l'alliant avec prudence et circonspection à la philosophie du siècle. Bonne et utile à tous, femme de tête et d'exécution, accomplissant tout ce qui est bien, fuyant l'excès en tout, vrai modèle d'une hospitalière et d'une femme digne des respects de l'humanité. C'est celle que l'on prend pour lui confier les misères de l'âme et du corps, pour réciter son *In manus*, et demander la faveur d'un *De profundis*. C'est celle qui perd un enfant dans chaque malade, qui verse une larme sur chaque linceul, et que les mourants regrettent comme une mère et recommandent à Dieu à leur dernier soupir; c'est le dévouement personnifié, c'est la sympathie en tablier de toile blanche, c'est tout ce que notre siècle est capable de concevoir de religion.

La sœur de charité est encore le grand interprète du médecin. Veut-on savoir si le malade a eu de la fièvre, et à quelle heure; s'il n'a rien omis du programme de la veille, et s'il a usé de cette résignation qui est la première vertu des malades? La sœur sait tout cela beaucoup mieux que le docteur lui-même.

Il y a dans chaque hôpital un couvent. Ils vivent l'un par l'autre; la prière soutient le dévouement, le dévouement soutient le malade. C'est ainsi qu'on a placé le ciel près du purgatoire. Lorsque la femme a rempli sa tâche de la journée elle redevient sœur; elle se replie dans sa dévotion, elle rentre dans le sein de Dieu. Pour elle le travail est une prière et la prière un travail.

La sœur de charité vit et meurt oubliée dans la maison qui la vit faire profession. Elle expire dans l'obscurité du cloître et dans le sentiment des devoirs chrétiens et hospitaliers. Elle meurt quelquefois de la maladie de ses malades, moissonnée par un fléau; c'est le chef de file qu'un zèle officieux, une philanthropie prudente oppose aux épidémies. Vertu sans nom, héroïne sans poète, sainte sans légende, elle n'ajoute rien à aucun calendrier; son nom figure tout au plus à la liste nécrologique de l'hôpital, nom oublié comme les autres, et pour lequel il n'existe pas de Panthéon.

Il y a des sœurs de charité à l'Hôtel-Dieu, il y en a à la Pitié, à l'hôpital Saint-Louis, à l'hôpital Beaujon, à l'hôpital Necker, aux Enfants-Malades, à la Charité, aux Enfants-Trouvés. Opposition bizarre, antithèse incompréhensible; il y a des mères qui ne le sont point de leurs enfants, et de simples femmes s'élèvent à la hauteur des devoirs de la maternité la plus sainte, et meurent sans avoir compris la maternité.

On distingue un hôpital d'un hospicé en ce que dans celui-ci on laisse l'espérance à la porte; à l'hôpital il peut y avoir danger de mort, mais non de vieillesse. Les hôte-

taux sont les plaies du corps social, les hospices en sont les ulcères chroniques. Il est à remarquer que les hospices sont desservis par des surveillantes seulement.

C'est à Paris qu'existe ce que nous pourrions appeler le grand type de la sœur de charité. Aux grands maux les grands remèdes ! et une ville comme Paris, foyer immense de maladie, de misère et de corruption, doit faire germer des vertus à la hauteur de tous ces maux. La province compte aussi des dévouements dignes de tout éloge ; ici, néanmoins, on nous permettra de placer une remarque que nous regardons comme une vérité d'observation. En province, il y a beaucoup de jeunes filles bien élevées, mais sans fortune, qui entrent en religion pour ne pas devenir des femmes d'ouvriers ; et ce sont justement les plus aptes à faire le bonheur d'un ménage, qui suivent une vocation opposée. Une femme se consacre à des malades au détriment de cette partie de la population que le sort réduit à n'être qu'un instrument de travail. La condition de l'ouvrier est, il faut l'avouer, tellement vulgaire, tellement misérable, que nul n'oserait blâmer une femme d'y échapper en faisant des vœux ; mais que penser d'un ordre de choses qui réduit l'ouvrier à être délaissé en faveur des malades et des infirmes qui peuplent les hôpitaux ! La sœur de charité, pour être la femme la plus noble et la plus élevée de l'ordre social, n'a pas besoin d'être, dans la fleur de la jeunesse, détournée d'une autre vocation également sacrée. Laissez aux sœurs de charité, qui le sont par vocation, le soin de soigner les malades.

La tâche de la sœur de charité, pour être ici moins imposante, n'en offre pas moins un cadre où toutes les vertus de la femme et de l'hospitalière peuvent s'exercer. C'est à la sœur de charité que l'on doit cette tenue d'une propreté si sévère et si recherchée qui font des beaux hôpitaux de province, comme l'hôpital de Lyon, des objets d'admiration. Et en général, tout ce qui est du domaine de la sœur de charité se fait remarquer par un ordre, un luxe de propreté qu'on chercherait vainement autre part.

En province, la sœur de charité entend la pharmacie. Pénétrez dans son dispensaire, et vous serez frappés de la richesse de cette officine non patentée, mais recommandable par une organisation scrupuleuse, par une coquetterie de propreté étrangère à la pharmacie. Là tout luit, tout étincelle, tout est de bon goût jusqu'à la conserve de roses. Des doigts effilés et d'une blancheur très-peu pharmaceutique distribuent la violette et le sirop de limons. Le diplôme de la sœur de charité est dans la manière dont elle administre tout cela ; si l'on objecte à la sœur de charité qui fait de la pharmacie son peu de savoir, nous répondrons qu'il ne faut pas être bien savant pour vendre de la bourrache. Quant à la chimie, il est avéré que la sœur de charité n'a garde d'y rien entendre. Elle exécute tout simplement les prescriptions de la médecine comme un ignorant le pourrait faire, sans prôner ses remèdes, ce qui est encore une manière extra-légale de leur donner de la vertu. La sœur de charité a un iris pour enseigner, et il n'y a rien en vérité de plus innocent que cette fleur d'un bleu céleste.

Éloignez-vous encore du centre, vous trouvez un autre type, une autre personification de la charité. Dans les petites villes, dans les grandes communes assez heureuses pour avoir un hôpital et trop pauvres pour pouvoir s'en passer, la cénobie de la sœur est une sorte de ruche où tout s'élabore dans les intérêts temporels et spirituels de la maison. La sœur de charité, devenue *sœur du pot*, ne doit rien

ignorer de ce qui constitue l'éducation première d'une garde-malade, d'une institutrice et d'une grosse fermière. Sous le couvert de l'hospitalité on fait l'école et la pharmacie, on reçoit des aliénés, des malades et des incurables, on traite l'aigu et le chronique; l'hôpital est à la fois une école primaire, une infirmerie, un dépôt de mendicité et une immense propriété. Les sœurs de charité forment le conseil administratif et se partagent les emplois. Celle dont le zèle est fortement constitué fait les foins, emmagasine le bois, préside aux récoltes, active les travailleurs, est au four et au moulin. Les faiblesses de la femme se trahissent parfois au milieu des merveilles accomplies par son active charité. A ses yeux le pauvre, l'infirmes, le malade ne sont rien, la charité est tout, et la religion est fort au-dessus de la charité. Quelle différence aussi entre les deux malades qui accourent ici ou là, à Paris ou en province, au centre ou aux points extrêmes de la circonférence, se recommander corps et âmes aux soins hospitaliers de la sœur de charité! L'un, celui de la grande ville, est ordinairement au-dessus du bienfait, et y a recours pour la première fois; l'autre est au-dessous, et trouve enfin un prytanée dans un hôpital, couche pour la première fois dans des draps blancs, a un médecin et une tisane sucrée, il doit tout ce luxe à la charité. Le premier après s'être défendu en athlète vigoureux, avoir connu par échappées quelque chose du luxe d'une capitale, après avoir recueilli et dissipé quelques lambeaux de fortune, quelques miettes d'un festin immense, après s'être initié par intervalles à la vie de Paris, vient expirer sur un lit d'hôpital; il doit toute cette misère à la charité. L'autre ne connaît de luxe que le luxe de la charité. Celui-ci murmure dévotement les paroles de la sœur, celui-là sait la valeur d'un blasphème et expire l'ironie à la bouche.

La sœur de charité peut être considérée comme l'alpha et l'oméga de la vie humaine : le peuple la rencontre près de la tombe et dans toutes les grandes crises de la vie : le peuple ne saurait accomplir sans son secours ces deux grands actes de son drame : la maladie et la mort. Le peuple redoute l'hôpital et aime la sœur de charité. La sœur de charité tient le fil de ces existences flottantes qui lui reviennent incessamment ballottées d'un écueil à un autre : de l'hôpital, leur berceau, à la maison des jeunes détenus, théâtre de leur éducation; de là à l'atelier, puis encore à l'hôpital; c'est ainsi que la vie du paria se complique de souffrances qui n'ont qu'une consolation, la sœur de charité.

C'est pour cela, mesdames, que nous, enfant du siècle et tout indigne que nous sommes de cet honneur, nous n'hésitons pas à placer le portrait de la sœur de charité dans la galerie qui renferme vos portraits. Ce type, nous ne le savons que trop, hélas ! aurait demandé le pinceau de Fénelon. Voltaire lui-même a consacré un de ses traits les plus éloquents à la sœur de charité, parce que Voltaire avait trop de génie et d'esprit pour ne pas s'incliner devant ce dévouement qui sert aujourd'hui de garantie au pauvre contre l'égoïsme bourgeois. Nous avons un culte, celui de la richesse, qui met ses damnés à l'hôpital. Mais si la religion du Christ, qui diffère un peu de la nôtre, avait encore besoin d'être soutenue par de grands et sublimes exemples, ce serait parmi les sœurs de charité qu'il faudrait lui chercher des saintes et des martyres.

L. ROUX.

